

Frère Laurent
de la Résurrection

Une vie dans

la **PRÉSENCE**
de **DIEU**

Contenu

1. [Titre](#)
2. [Copyright](#)
3. [Sommaire](#)
4. [Exergue](#)
5. [Préface](#)
5. [I. ÉLOGE DU FRÈRE LAURENT](#)
7. [Incipit](#)
3. [Éloge du frère Laurent de la Résurrection](#)
3. [II. MAXIMES SPIRITUELLES](#)
1. [Premières maximes spirituelles](#)
1. [Pratiques nécessaires pour acquérir la vie spirituelle](#)
2. [Comment il faut adorer Dieu en esprit et en vérité](#)
3. [De l'union de l'âme avec Dieu](#)
4. [De la présence de Dieu](#)
5. [Moyens pour entrer dans la présence de Dieu](#)
5. [Les utilités de la présence de Dieu](#)
7. [III. ENTRETIENS](#)
3. [Premier entretien](#)
3. [Deuxième entretien](#)
1. [Troisième entretien](#)

1. [Quatrième entretien](#)
2. [IV. LETTRES](#)
3. [Première lettre](#)
4. [Deuxième lettre](#)
5. [Troisième lettre](#)
5. [Quatrième lettre](#)
7. [Cinquième lettre](#)
3. [Sixième lettre](#)
3. [Septième lettre](#)
2. [Huitième lettre](#)
1. [Neuvième lettre](#)
2. [Dixième lettre](#)
3. [Onzième lettre](#)
4. [Douzième lettre](#)
5. [Treizième lettre](#)
5. [Quatorzième lettre](#)
7. [Quinzième lettre](#)
3. [Seizième lettre](#)
3. [IV. PRATIQUE DE LA PRÉSENCE DE DIEU](#)
2. [V. MŒURS ET VERTUS DU FRÈRE LAURENT](#)
1. [Notes](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Effrayé néanmoins par la vue d'un engagement perpétuel et tenté peut-être par le démon, il ne pouvait prendre de résolution. Il était de jour en jour plus irrésolu, jusqu'à ce qu'ayant prêté de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelait avec tant de caresses, il vint à Paris demander l'habit religieux, le reçut parmi les convers de l'ordre des carmes déchaussés et fut nommé frère Laurent de la Résurrection...

Il s'adonna particulièrement à la pratique de la prière : quelques grandes que fussent ses occupations, elles ne lui firent jamais perdre le temps destiné à ce saint exercice. La présence de Dieu et la charité qui en sont les effets furent ses vertus les plus chères ; elles le rendirent en peu de temps le modèle de ses co-novices. Et la grâce victorieuse de Jésus-Christ lui fit embrasser avec ardeur la pénitence et rechercher les austérités que la chair fuit avec tant d'aversion.

Quoique les supérieurs aient destiné Laurent aux offices les plus abjects, il ne laissa jamais échapper aucune plainte ; au contraire, la grâce, qui ne se rebute point de ce qui est âpre et rude, le soutint dans des emplois où tout est déplaisant et ennuyeux. Quelque répugnance qu'il en ressentît du côté de la chair, il acceptait ces devoirs avec plaisir, s'estimant trop heureux de souffrir ou d'être humilié à l'exemple du Sauveur.

Le respect que l'on avait de ses mérites et l'estime qu'il s'était acquise par les actes héroïques de sa vertu poussèrent le maître des novices, pour éprouver la vocation du frère Laurent et la solidité de son esprit, à grossir les difficultés, à le presser par différents emplois et à le traiter comme une âme forte, mais, bien loin d'être rebuté par cette épreuve, il l'affronta avec la fidélité qu'on pouvait attendre de lui. Ce qui se manifesta lors d'une autre occasion, où un religieux était venu lui dire qu'on parlait de chasser le frère du monastère. Voici la réponse qu'il fit : « Je suis entre les mains de Dieu, il fera de moi ce qu'il lui plaira. Je n'agis point par respect humain, si je ne sers pas le Seigneur ici, je le servirai ailleurs. »

Le temps de sa profession étant arrivé, il n'hésita point à se donner tout à Dieu et sans réserve. Je pourrais ici rapporter plusieurs belles actions qui convaincraient le lecteur de la plénitude de son sacrifice et qui mériteraient une attention particulière, mais je les passe sous silence pour m'étendre davantage sur les peines intérieures dont son âme fut affligée, dues en partie à un manque d'expérience, car il voulait marcher à sa façon dans la vie spirituelle. Il considérait les péchés de sa vie passée, et cette vue lui causait de l'horreur et le rendait à ses yeux indigne des moindres caresses de l'Époux ; cependant, il s'en voyait extraordinairement favorisé, et, dans l'humble sentiment qu'il avait de sa propre misère, il n'osait accepter les biens célestes qui lui étaient présentés, ne sachant pas encore que Dieu était assez miséricordieux pour se communiquer à un pécheur tel qu'il se croyait être.

Ce fut alors que la crainte de l'illusion commença à s'emparer fortement de son cœur et que son état lui parut si confus qu'il ne savait plus que devenir ; ce qui lui causa dans la suite des tourments si terribles qu'il ne pouvait les exprimer qu'en les comparant à ceux de l'enfer.

Dans cet état fâcheux, il allait souvent dans un lieu retiré proche de son officine, où il y avait une image du Sauveur attaché à la colonne. Là, le cœur affligé, et tout baigné de ses larmes, il s'épanchait devant son Dieu et le conjurait de ne le point laisser périr, puisqu'il mettait toute sa confiance en lui et n'avait aucune autre intention que celle de lui plaire. Quelque prière qu'il faisait à Dieu, ses peines ne cessèrent d'augmenter par des craintes et des perplexités si embarrassantes que son esprit fut tout à coup arrêté. La solitude, qu'il avait regardée comme un port assuré, lui parut alors comme une mer agitée de furieuses tempêtes. Son esprit alarmé ainsi qu'un vaisseau battu par les vents et l'orage, abandonné de son pilote, ne savait quel parti prendre ni à quoi se résoudre. Car d'un côté, il sentait une inclination secrète qui le portait à se rendre au Seigneur par un abandon continuel de lui-même, et d'un autre la crainte qu'il avait de s'écarter de la voie ordinaire le faisait résister innocemment à Dieu. Toutes ces attitudes fâcheuses de la chair le remplissaient d'horreur, et tout lui paraissait affreux. Outre cela, son âme était plongée dans une telle amertume et dans des ténèbres si épaisses qu'il ne recevait aucun secours, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre.

Cette voie, toute rigoureuse qu'elle soit, est pourtant celle que Dieu permet souvent pour éprouver la vertu de ses véritables serviteurs, avant que de leur confier les inestimables trésors de sa sagesse. Et c'est aussi celle qu'il tint à l'égard du frère Laurent. On ne peut s'imaginer jusqu'où allaient sa patience, sa douceur, sa modération, sa fermeté et sa tranquillité dans ces sortes d'épreuves. Comme il était humble dans ses sentiments et dans sa conduite, n'ayant que de modestes idées de lui-même, il n'estima véritablement que la souffrance et les humiliations ; aussi ne demanda-t-il que le calice du Seigneur, et on lui en fit boire toute l'amertume.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La pureté de son amour était si grande qu'il souhaitait, s'il eût été possible, que Dieu n'eût point aperçu les actions qu'il faisait pour son service, afin de les faire uniquement pour sa gloire et sans aucun retour pour lui-même. Cependant, il se plaignait amoureusement et disait à ses amis que Dieu ne laissait passer aucune de ses actions sans les récompenser aussitôt au centuple, lui donnant souvent des goûts et des sentiments de sa divinité qui étaient si grands qu'il en était quelquefois comme accablé – ce qui lui faisait dire avec son respect et sa familiarité ordinaire : « C'est trop, Seigneur, c'est trop pour moi ! Donnez, s'il vous plaît, ces sortes de faveurs et ces consolations aux pécheurs impénitents et aux gens qui ne vous connaissent point encore, afin de les attirer par-là à votre service. Car pour moi, qui ai le bonheur de vous connaître par la foi, il me semble que cela me devrait suffire. Mais parce que je ne dois rien refuser d'une main aussi riche et aussi libérale que la vôtre, j'accepte, mon Dieu, les faveurs que vous me faites ; ayez pour agréable, s'il vous plaît, qu'après les avoir reçues, je vous les rende telles que vous me les avez données. Car vous savez bien que ce ne sont pas vos dons que je cherche, mais c'est vous-même que je désire, et que je ne peux me contenter de rien moins. »

Cette pureté d'amour et ce désintéressement ne servaient qu'à embraser davantage son cœur et à augmenter les flammes de ce feu divin, dont les étincelles rejaillissaient quelquefois au-dehors. Car bien qu'il fît tous ses efforts pour cacher les grandes impétuosités de l'amour divin qui le brûlait au-dedans, il n'était pas quelquefois en son pouvoir d'en arrêter les saillies, et on l'a vu souvent, contre son intention, le visage tout enflammé. Mais quand il était seul, il laissait agir la plénitude de son feu et s'écriait à Dieu : « Donnez, Seigneur, plus d'étendue et plus d'ouverture aux facultés de mon âme, afin que je puisse davantage donner lieu à votre amour, ou bien soutenez-moi par votre vertu toute-puissante, car autrement je serai consumé par les flammes de votre amour. »

Il disait fort souvent à Dieu, dans l'entretien qu'il avait avec ses frères, en regrettant le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse : « Bonté si ancienne et si nouvelle, je vous ai aimée trop tard ! N'en usez pas ainsi, mes frères, vous êtes jeunes : profitez de la confession sincère que je vous fais du peu de soin que j'ai eu d'employer au service de Dieu mes premières années. Consacrez toutes les vôtres à son amour ! Car, pour moi, si je l'avais connu plus tôt et si l'on m'avait dit les choses que je vous dis présentement, je n'aurais pas tant tardé à l'aimer. Croyez, et comptez pour perdu tout le temps qui n'est pas employé à aimer Dieu. »

Comme l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne sont qu'une seule et même habitude, jugez de l'amour qu'il avait pour son prochain par celle qu'il avait pour Dieu, persuadé qu'il était de ce que dit notre Seigneur dans l'Évangile : que le moindre service qu'on rend aux plus petits de ses frères, il le tient fait à lui-même. Il avait un soin tout particulier de les servir dans tous les offices qu'il a exercés, spécialement lorsqu'il était employé à la cuisine où, prévoyant tout ce qui était nécessaire à la subsistance des religieux et conformément à la pauvreté de leur état, il se faisait un plaisir de les contenter, comme s'ils eussent été des anges.

Cet amour, il l'a inspiré à tous ceux qui lui ont succédé dans cet emploi. Il assistait les pauvres dans leurs besoins, autant qu'il était en son pouvoir. Il les consolait dans leurs afflictions. Il les aidait de ses conseils. Il les encourageait à gagner le Ciel en même temps qu'ils travaillaient pour gagner leur vie. Et pour tout dire en peu de mots, il faisait à son prochain tout le bien qu'il pouvait et jamais de mal à personne. Il se faisait tout à tous pour les gagner tous pour Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

5. Cette adoration, sous toutes ses formes, doit se faire par la foi, en croyant que Dieu est véritablement en nos cœurs, qu'il faut l'adorer, l'aimer et le servir en esprit et en vérité, qu'il voit tout ce qui se passe et se passera en nous et en toutes les créatures, qu'il est indépendant de tout et celui de qui toutes les créatures dépendent, infini en toutes sortes de perfection. Il est celui qui mérite, par son excellence infinie et sa position souveraine de Créateur et de Sauveur, de posséder tout ce que nous sommes et tout ce qui est au ciel et sur la terre, dont il peut disposer selon son bon plaisir dans le temps et dans l'éternité. Nous lui devons par justice toutes nos pensées, nos paroles et nos actions. Efforçons-nous d'agir dans ce sens.

6. Il faut examiner soigneusement quelles sont les vertus qui nous sont les plus nécessaires, celles qui sont les plus difficiles à acquérir, les péchés où nous tombons souvent et les occasions plus fréquentes et inévitables de nos chutes. Nous devons recourir à Dieu avec une entière confiance quand le combat fait rage, demeurer fermes en la présence de sa divine majesté, l'adorer humblement, lui confesser nos misères et nos faiblesses, lui demander amoureusement le secours de sa grâce. Et par là, nous prendrons part en lui à toutes les vertus, bien que nous ne possédions aucune d'elles.

Comment il faut adorer Dieu en esprit et en vérité

Il y a trois choses en cette question auxquelles il faut répondre.

1. Je dis qu'adorer Dieu en esprit et en vérité, cela veut dire adorer Dieu comme nous devons l'adorer : Dieu est Esprit, il faut donc l'adorer en esprit et en vérité, c'est-à-dire par une humble et véritable adoration d'esprit qui surgit du fond et du centre de notre âme. Il n'y a que Dieu qui puisse voir cette adoration que nous pouvons réitérer si souvent, qu'à la fin, elle nous deviendra comme naturelle et comme si Dieu était un avec notre âme et que notre âme était un avec Dieu : c'est la pratique qui en est la démonstration.

2. Adorer Dieu en vérité, c'est le reconnaître pour ce qu'il est, et nous reconnaître pour ce que nous sommes. Adorer Dieu en vérité, c'est reconnaître véritablement, effectivement et en esprit, que Dieu est ce qu'il est, c'est-à-dire infiniment parfait, infiniment adorable, infiniment éloigné du mal et ainsi de tous les attributs divins. Quel homme, pour peu de bon sens qu'il ait, n'emploierait pas toutes ses forces à rendre tous ses respects et ses adorations à ce grand Dieu ?

3. Adorer Dieu en vérité, c'est encore avouer que nous lui sommes entièrement contraires et qu'il veut bien nous rendre semblables à lui, si nous le voulons. Qui serait assez imprudent pour se détourner, même un moment, du respect, de l'amour, du service et des adorations continuelles que nous lui devons ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deuxième entretien

Le 28 septembre 1666

Frère Laurent dit qu'il a toujours laissé l'amour le guider, sans aucune autre préoccupation personnelle, sans se soucier s'il serait damné ou sauvé, mais qu'ayant pris pour fin de ses actions de les faire toutes pour l'amour de Dieu, il s'en était bien trouvé ; qu'il était content quand il pouvait lever de terre une paille pour Dieu, le cherchant lui seul purement et non pas autre chose, non pas même ses dons.

Il disait que cette conduite de l'âme oblige Dieu à lui faire des grâces infinies. Mais en accueillant le fruit de ces grâces, il faut en rejeter le goût : tout cela n'est point Dieu, puisqu'on sait par la foi qu'il est à la fois infiniment plus grand et tout autre que le sentiment que l'on a de sa présence. Par cette manière d'agir, il se passe entre Dieu et l'âme un merveilleux combat : Dieu donnant et l'âme niant que ce qu'elle reçoit soit Dieu. Dans ce combat, l'âme est par la foi aussi forte et plus forte que Dieu puisqu'il ne peut jamais tant donner qu'elle ne puisse toujours nier qu'il soit ce qu'il donne.

Les sensations d'extase et de ravissement ne sont que d'une âme qui prend plaisir au don au lieu de le rejeter et d'aller à Dieu au-delà de son don ! Hors de la surprise, qu'on ne s'y laisse point emporter ! Dieu est pourtant le maître...

Il disait que Dieu récompensait si promptement et si magnifiquement tout ce que l'on fait pour lui qu'il avait quelquefois eu le désir de pouvoir cacher à Dieu ce qu'il faisait pour son amour, afin que, n'en recevant aucune récompense, il eût le plaisir de faire quelque chose purement pour Dieu.

Il avait eu une très grande peine d'esprit, convaincu qu'il était damné : tous les hommes du monde n'auraient pu lui ôter cette conviction ! Mais il avait tenu sur ce point le raisonnement suivant : « Je ne suis venu en religion que pour l'amour de Dieu ; je ne me suis efforcé d'agir que pour lui. Que je sois damné ou sauvé, je veux toujours continuer à agir purement pour l'amour de Dieu ; ainsi j'aurais au moins le plaisir terrestre d'avoir fait jusqu'à ma mort ce qui est en mon pouvoir pour l'aimer... » Cette peine avait duré quatre ans, pendant lesquels il avait beaucoup souffert. Depuis lors, il ne songeait plus ni au paradis ni à l'enfer. Toute sa vie n'était qu'une parfaite liberté et une joie continuelle ; il mettait ses péchés entre Dieu et lui, comme pour lui dire qu'il ne méritait pas ses grâces, mais il disait que cela n'empêchait pas Dieu de l'en combler. Dieu le prenait quelquefois comme par la main et le menait devant toute la cour céleste pour montrer le misérable auquel il prenait plaisir à faire ses grâces.

Il disait qu'il faut, au commencement, se former l'habitude de converser continuellement avec Dieu, et lui rapporter tout ce qu'on fait ; mais après un peu de soin, on se sent réveillé par son amour sans aucune peine.

Il s'attendait bien qu'après le bon temps que Dieu lui donnait, il aurait son tour et sa part de peine et de souffrances. Mais il ne s'en souciait guère, sachant que, ne pouvant rien par lui-même, Dieu ne manquerait pas de lui donner la force de le supporter.

Il s'adressait toujours à Dieu quand il se présentait quelque vertu à pratiquer, en lui disant : « Mon Dieu, je ne saurais faire cela si vous ne me le faites faire » ; et il recevait aussitôt de la force, et au-delà.

Quand il avait péché, il ne faisait autre chose que d'avouer sa faute et de dire à Dieu : « Je suis incapable d'agir mieux, si vous me laissez faire. Puisque je suis absolument décidé à vous suivre, empêchez-moi de tomber, je vous en prie, et corrigez en moi ce qui n'est pas bien. » Après cela il ne s'affligeait pas davantage de sa faute, assuré qu'il était du pardon de Dieu.

Il disait qu'il faut agir très simplement avec Dieu et lui parler bonnement, en lui demandant secours dans les choses à mesure qu'elles arrivent, que Dieu ne manquait pas de le donner, et qu'il en avait souvent fait l'expérience. On lui avait dit depuis peu de jours d'aller faire provision de vin en Bourgogne, ce qui lui était fort pénible : outre qu'il n'avait point d'adresse pour les affaires, il était estropié d'une jambe et ne pouvait marcher sur le bateau sans se cogner aux tonneaux. Mais il ne s'en mettait point en peine, non plus que de toute son emplette de vin ! Il disait à Dieu que c'était Son affaire ; après quoi il trouvait que tout se faisait et se faisait bien. L'année précédente, il avait été envoyé en Auvergne pour la même chose ; il ne peut dire comment la chose se fit ; ce n'est pas lui qui la fit et elle se trouva fort bien faite.

De même en la cuisine, qui était sa plus grande aversion naturelle ; s'étant accoutumé à tout y faire pour l'amour de Dieu, et en lui demandant en toute occasion sa grâce pour accomplir son ouvrage, il y avait trouvé une très grande facilité pendant quinze ans qu'il y avait été occupé. Il était alors à la cordonnerie où étaient ses délices, mais il était prêt à quitter cet emploi comme les autres, ne faisant que se réjouir partout en effectuant de petites choses pour l'amour de Dieu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deuxième lettre

À un conseiller spirituel

Ma manière de vivre n'étant pas conforme aux méthodes que je trouve dans les livres, je serais heureux, pour plus de sécurité, quoique je n'éprouve pas de difficulté à ce sujet, de connaître ce que vous en pensez.

Une personne pieuse avec laquelle je m'entretenais il y a quelques jours, me disait que la vie spirituelle est une vie de grâce qui commence dans une crainte servile, s'augmente par l'espérance de la vie éternelle et se consomme dans le pur amour. Que chacun de ces états présente différentes phases par lesquelles on arrive enfin à cette consommation bénie. Je n'ai point suivi toutes ces méthodes ; au contraire, je ne sais par quel instinct j'ai trouvé qu'elles ne servaient qu'à me décourager. Voilà pourquoi, dès mon entrée en religion, je pris la résolution de m'abandonner à Dieu, comme étant ce que je pouvais faire de mieux en retour de son amour ; et par amour pour lui de renoncer à tout ce qui n'était point lui.

Pendant les premières années, j'employais ordinairement le temps mis à part pour la dévotion à penser à la mort, au jugement, à l'enfer, au ciel et à mes péchés. J'ai continué de la sorte pendant quelques années, m'appliquant soigneusement le reste du jour, et même pendant mon travail, à la présence de Dieu, que je considérais toujours auprès de moi, souvent même dans le fond de mon cœur, ce qui me donna une si haute estime de Dieu que la foi seule était capable de me satisfaire sur ce point.

Insensiblement j'en vins à faire de même pendant le temps consacré à la prière, ce qui me causait de grandes douleurs et de grandes consolations : voilà par où j'ai commencé. Je vous dirai pourtant que durant les dix premières années, j'ai beaucoup souffert. L'appréhension que j'avais de n'être pas à Dieu comme je l'aurais souhaité, mes péchés passés toujours présents à mes yeux et les grandes grâces dont Dieu me comblait, étaient la matière et la source de mes souffrances. Durant tout ce temps, je tombais souvent, et je me relevais aussitôt. Il me semblait que les créatures, la raison, et Dieu même, étaient contre moi, et que la foi seule était pour moi. J'étais quelquefois troublé par la pensée que tout cela n'était qu'un effet de ma présomption, que je prétendais être tout d'un coup où les autres n'arrivent qu'avec peine ; d'autres fois, je pensais que j'étais victime d'une illusion, qu'il n'y avait point de salut pour moi.

Alors que je ne pensais plus qu'à finir mes jours dans ces troubles et ces inquiétudes (qui ne diminuaient en rien cependant la confiance que j'avais en Dieu et ne servaient qu'à augmenter ma foi), un changement s'opéra tout à coup en moi. Et mon âme, qui jusqu'alors était dans l'angoisse, éprouva une paix intérieure profonde, comme si elle avait trouvé son centre et son lieu de repos.

Depuis lors, j'ai toujours marché devant Dieu simplement, dans la foi, l'humilité et l'amour ; et je m'applique à ne rien faire et à ne rien penser qui pourrait lui déplaire. J'espère que, quand j'aurai fait ce que je dois, il fera de moi ce qu'il lui plaira.

Quant à ce qui se passe en moi maintenant, je ne puis l'exprimer. Je n'ai ni peine ni difficulté au sujet de mon état, parce que je n'ai pas d'autre volonté que celle de Dieu. Laquelle je m'efforce d'accomplir en toutes choses et à laquelle je suis si soumis que je ne voudrais pas ramasser un brin de paille contre son gré ou par aucun motif, sinon par pur amour pour lui.

J'ai renoncé à toute forme spéciale de dévotion et de prière, sauf à celles auxquelles m'oblige mon état. Je m'efforce seulement de demeurer dans sa sainte présence, et cela par une simple attention et un regard d'amour constamment fixé sur lui, que je pourrais appeler une présence réelle de Dieu, ou pour mieux dire, une conversation secrète, silencieuse et habituelle de l'âme avec Dieu. J'éprouve par là des ravissements de joie intérieure et parfois extérieure tels que je suis forcé d'user de moyens pour les modérer de peur que d'autres ne s'en aperçoivent.

En résumé, j'ai l'assurance que mon âme n'a cessé d'être avec Dieu pendant ces trente dernières années. Je passe sous silence bien des choses, de peur de vous importuner. Toutefois, je crois à propos de vous informer de quelle manière je me considère devant Dieu, que je regarde comme mon Roi.

Je me considère comme le plus misérable des hommes, plein de corruption, ayant commis toutes sortes de crimes contre mon Roi. Animé d'une vraie repentance, je lui confesse ma méchanceté, je lui demande son pardon, je m'abandonne entre ses mains pour qu'il puisse faire de moi ce qu'il lui plaît. Le Roi, plein de bonté et de miséricorde, loin de me châtier, m'embrasse avec amour, me fait manger à sa table, me sert de ses propres mains et me donne la clé de ses trésors ; il converse avec moi constamment de mille et mille manières, sans parler de mon pardon ni m'ôter mes premières habitudes, et me traite à tous égards comme son bien-aimé. Quoique je le prie de me faire selon son cœur, je me vois toujours plus faible et plus misérable, cependant plus caressé de Dieu. Voilà comment je me considère de temps en temps en sa sainte présence.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Neuvième lettre

À une Dame

Je vous plains beaucoup ; si vous pouviez laisser le soin de vos affaires à Monsieur et Madame N..., et ne vous occuper plus qu'à prier Dieu, vous feriez un véritable coup d'État ! Il ne demande pas grand-chose de nous : une petite pensée pour lui de temps en temps, une petite adoration, tantôt lui demander sa grâce, quelquefois lui offrir vos peines, d'autres fois le remercier des grâces qu'il vous a faites et qu'il vous fait au milieu de vos troubles, et vous consoler auprès de lui aussi souvent même que vous le pouvez. Élevez votre cœur vers lui, même pendant vos repas et quand vous êtes en compagnie. Vous n'avez pas besoin de crier bien fort ; il est plus près de nous que nous ne le pensons.

Il n'est pas nécessaire d'être toujours à l'église pour être avec Dieu. Nous pouvons faire de notre cœur un oratoire où nous nous retirons pour nous entretenir avec lui doucement, humblement et amoureusement. Tout le monde est capable de ces entretiens familiers avec Dieu, les uns plus, les autres moins. Il sait ce que nous pouvons. Commençons donc. Peut-être n'attend-il de nous qu'une généreuse résolution de notre part. Prenons courage. Nous n'avons que peu de temps à vivre encore ; vous avez bientôt soixante-quatre ans et j'en ai presque quatre-vingt. Vivons et mourons avec Dieu. Les souffrances nous seront douces et agréables si nous sommes avec lui, tandis que les plus grands plaisirs sans lui seraient pour nous un cruel supplice. Qu'il soit béni pour tout ! Amen.

Habituez-vous ainsi peu à peu à l'adorer, à lui demander sa grâce, à lui offrir votre cœur de temps en temps dans la journée, au milieu de vos occupations, et même à tout moment, si vous le pouvez. Ne vous placez pas sous la contrainte de règles ou d'exercices spirituels particuliers ; mais vivez dans la confiance en Dieu et agissez avec amour et humilité. Vous pouvez assurer Monsieur et Madame de N..., et Mademoiselle N..., de mes pauvres prières, et que je suis leur serviteur, et en particulier le vôtre, en notre Seigneur,

Frère...

Dixième lettre

À une Dame

J'ai eu beaucoup de peine à me décider à écrire à Monsieur de N... Je ne le fais maintenant que parce que vous et Madame de N... le souhaitez. Prenez donc la peine d'y mettre l'adresse et de la lui faire parvenir. Je suis très heureux de la confiance que vous avez en Dieu ; je désire qu'elle augmente en vous de plus en plus ; nous ne pouvons en avoir trop dans un ami si bon et si fidèle, qui ne nous abandonnera ni dans ce monde ni dans l'autre.

Si Monsieur de N... sait tirer profit de la perte qu'il a éprouvée et met toute sa confiance en Dieu, il lui donnera bientôt un autre ami meilleur encore. Il dispose des cœurs comme il lui plaît. Peut-être Monsieur de N... était-il trop attaché à celui qu'il a perdu. Nous devons aimer nos amis, mais sans empiéter sur l'amour pour Dieu, qui doit occuper la première place.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ne nous amusons pas à rechercher ou à aimer Dieu pour les grâces qu'il nous a faites ou peut nous faire, quelque élevées qu'elles puissent être. Ces faveurs, pour grandes qu'elles soient, ne peuvent nous amener aussi près de Dieu qu'un simple acte de foi. Cherchons-le souvent par la foi. Il est au milieu de nous ; ne le cherchons pas ailleurs. Ne sommes-nous pas coupables et dignes de blâme de le laisser seul, nous occupant de mille choses futiles qui ne lui plaisent pas et peut-être l'offensent ? Il les souffre pourtant, mais il est à craindre que ces bagatelles nous coûtent cher un jour.

Consacrons-nous de tout notre cœur à lui dès à présent. Bannissons de notre cœur tout ce qui n'est pas lui ; il veut être seul. Demandons-lui cette grâce. Si nous faisons tout ce que nous pouvons de notre côté, nous verrons s'opérer en nous ce changement après lequel nous soupirons. Je ne puis pas assez le remercier pour le soulagement qu'il vous a accordé. J'attends de sa miséricorde la grâce de le voir dans peu de jours³. Prions les uns pour les autres.

Je suis, dans le Seigneur, votre...

PRATIQUE DE LA PRÉSENCE DE DIEU

Résumé composé d'extraits des *Lettres* choisis par l'abbé de Beaufort

La pratique la plus sainte, la plus commune et la plus nécessaire de la vie spirituelle est la présence de Dieu : c'est de se plaire et de s'accoutumer en sa divine compagnie, parlant humblement et s'entretenant amoureusement avec lui en tout temps, à tous moments, sans règle ni mesure, surtout quand vient le temps des tentations, des chagrins, des aridités, des dégoûts et même des infidélités et des péchés.

Il faut s'appliquer continuellement à ce qu'indifféremment toutes nos actions soient une manière de petits entretiens avec Dieu, mais sans formules récitées ; plutôt avec des mots qui viennent de la pureté et de la simplicité du cœur.

Il faut faire toutes nos actions avec poids et mesure, sans impétuosité et sans précipitation, qui sont la marque d'un esprit égaré. Il faut travailler doucement et amoureusement avec Dieu, le prier d'agréer notre travail, et par cette attention continuelle à Dieu, nous briserons la tête du démon et lui ferons tomber les armes des mains.

Nous devons, pendant notre travail et autres actions, même pendant nos lectures et écritures, quoique spirituelles, je dis même plus : pendant nos dévotions extérieures et nos prières, cesser quelque petit moment, le plus souvent même que nous pourrons, pour adorer Dieu au fond de notre cœur, le goûter quoiqu'en passant et comme à la dérobée. Puisque vous n'ignorez pas que Dieu est présent devant vous pendant vos actions, qu'il est au fond et au centre de votre âme, pourquoi donc ne pas cesser au moins de temps en temps vos occupations extérieures, et même vos prières vocales, pour l'adorer intérieurement, le louer, lui demander, lui offrir votre cœur et le remercier ? Que peut-il y avoir de plus agréable à Dieu que de quitter ainsi, mille et mille fois le jour, toutes les créatures, pour se retirer et l'adorer en son esprit ? Agir ainsi, c'est en outre détruire l'amour-propre, qui ne peut subsister que parmi les choses mondaines dont ces retours intérieurs à Dieu nous débarrassent insensiblement.

Cette pratique de la présence de Dieu est la vie et la nourriture de l'âme, et elle peut s'acquérir avec la grâce du Seigneur. Voici les moyens d'y parvenir : en ayant une grande pureté de vie, en veillant attentivement à ne rien faire, dire ou penser qui puisse déplaire à Dieu, et lorsque quelque chose de semblable est arrivé, lui en demander humblement pardon et s'en repentir ; en ayant une grande fidélité à la pratique de cette présence et au regard intérieur de Dieu en soi, qui doit toujours se faire doucement, humblement et amoureusement, sans se laisser aller à aucun souci.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paroles, mais en secret dans le fond de son âme : en promenade, en conversation, dans le repos, pendant la lecture ou le travail. Il loue Dieu continuellement, non seulement le matin en se levant et à midi : dans toutes ses actions, il rend gloire à Dieu, comme ces séraphins d'Isaïe. L'application qu'il a par la prière aux choses spirituelles le rend doux, affable, patient, et en même temps sévère jusqu'à n'être pas même tenté, ne donnant prise sur lui ni au plaisir ni à la douleur. La joie de la contemplation dont il se repaît continuellement sans en être rassasié, ne lui permet pas de sentir les petits plaisirs de la terre. Il habite par la charité avec le Seigneur, quoique son corps paraisse encore sur la terre ; et, après avoir eu part, par la foi, à la lumière inaccessible, il n'a plus de goût pour les biens du monde ; il est déjà par la charité où il doit être et ne désire rien, parce qu'il a l'objet de son désir, autant qu'il est possible. Il n'a point besoin de hardiesse, parce que rien en cette vie n'est fâcheux pour lui, ni capable de le détourner de l'amour de Dieu. Il n'a point besoin de se rendre tranquille, parce qu'il ne tombe point dans la tristesse, persuadé que tout va bien. Il n'entre point en colère et rien ne l'émeut, parce qu'il aime toujours Dieu et est tourné tout entier vers lui seul. Il n'a point de jalousie, parce que rien ne lui manque. Il n'aime personne de cette amitié commune, mais il aime le Créateur par les créatures. Son âme est dans une consistance solide, exempte de tout changement puisque, oubliant tout le reste, il n'est attaché qu'à Dieu seul.

[...] Quoique le frère Laurent ait passé sa vie dans la retraite, il n'y a pourtant personne, de quelque condition qu'il soit, qui ne puisse tirer un très grand profit de ce que l'on donne ici de sa conduite. Il apprendra aux personnes engagées dans le monde à s'adresser à Dieu pour lui demander la grâce de s'acquitter de leurs devoirs, en traitant leurs affaires, dans leurs conversations, au milieu même de leurs récréations. À son exemple, ils seront excités à lui rendre des actions de grâces pour ses bienfaits et pour le bien qu'il leur fait faire, et à s'humilier devant lui de leurs fautes.

Ce n'est point ici une dévotion spéculative, et qui ne puisse être pratiquée que dans les cloîtres : tout le monde est obligé d'adorer Dieu et de l'aimer. Et on ne peut s'acquitter comme il faut de ces deux grands devoirs sans lier avec lui un commerce de cœur qui nous fasse recourir à lui à tous moments, comme des enfants qui ont peine à se soutenir sans le secours présent de leur mère.

Non seulement cela n'est point difficile, mais cela est facile et nécessaire à tout le monde, et c'est en quoi consiste cette prière continuelle que saint Paul ordonne à tous les chrétiens. Quiconque ne la fait pas, ne sent point ses besoins ni son incapacité pour tout bien : il ne connaît ni ce qu'il est ni ce que Dieu est ni la continuelle nécessité où il est de Jésus-Christ.

Les affaires et le commerce du monde ne peuvent servir d'excuse pour ne point s'acquitter de ce devoir. Dieu est partout, on peut en tout lieu s'adresser à lui, on peut lui faire parler son cœur en mille manières – et avec un peu d'amour on ne le trouverait pas difficile.

Les personnes retirées des embarras de la vie ont encore davantage à apprendre de la conduite du frère Laurent. Comme elles sont délivrées de la plupart des besoins et des bienséances du monde qui remplissent ceux qui y sont engagés de plusieurs soins, rien ne peut les empêcher, à l'imitation de ce bon frère, de renoncer à toute autre pensée qu'à celle de faire toutes leurs actions pour l'amour de Dieu et de lui donner, comme il dit, le tout pour le tout.

L'exemple de son détachement général, de l'oubli entier de soi-même, qu'il a porté jusqu'à ne plus penser à son salut pour s'occuper uniquement de Dieu, son indifférence pour toutes sortes d'emplois et d'occupations, sa liberté dans les exercices spirituels ne seraient s'ils ne nous étaient très utiles.

Notes

1. Il s'agit de Fénelon. NDE
2. Le mot actuel est à prendre ici au sens philosophique de ce qui existe en acte, de ce qui est conçu comme réel. NDE
3. Le frère Laurent est mort six jours après avoir écrit cette lettre. NDE